

## Conseil de Famille

Le lendemain de Noël, Léon Goudermann demanda au laquais à culotte courte qui s'inclinait devant lui, attendant les ordres :

—Est-ce que mon secrétaire est rentré?

—M. Jacques rentre à l'instant.

—Dites-lui que je désire lui parler.

Le banquier fit deux ou trois pas dans son cabinet de travail, puis saisit un journal financier ouvert sur le bureau, le froissa entre ses doigts et le jeta sur un fauteuil. Léon Goudermann, qu'à la Bourse on appelait simplement Goud, était un homme de quarante-cinq ans environ, ventru et sanguin, mais jovial de manières et, en général, sympathique. Sans avoir la réputation d'un grand banquier, on le considérait cependant comme une des plus fortes personnalités du demi-monde de la finance; il avait ce qu'on peut nommer une réputation d'attente, qui oscillait entre la méfiance et le crédit, qui ne possédait pas tout à fait l'un, mais qui était déjà au-dessus de l'autre.

—Ah! vous voilà, cher ami?

Jacques, le secrétaire, un élégant jeune homme blond et chauve, prit la main que le banquier lui tendait, et souriant, répondit :

—Vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas?

—Oui.

—Je me doute de ce que c'est.

Ils se regardèrent et, après une seconde de silence, Goudermann murmura : "C'est fini."

—Je le savais, reprit Jacques.

Et il ajouta :

—Aucun espoir?

—Aucun, fit Goudermann. C'est une affaire de trois à quatre millions. Impossible de songer à réparer ça pour le moment. Trop compliqué.

NUIT DU 25



La cloche du réveil.

Le secrétaire approuva d'un geste bienveillant. Goudermann s'essuya le front.

—Sauté! il n'y a pas à dire, c'est une sensation désagréable. Tant qu'on n'a pas sauté à la Bourse, on plaisante, on affecte de n'y pas attacher d'importance, de croire que cela peut arriver à tout le monde. Le gros Murch prétend que la dernière fois qu'il a sauté à la Bourse, ça ne lui a causé aucune émotion. C'est une blague. Je me rappelle, moi, que l'an dernier, lorsque j'ai failli sauter—vous seul avez été au courant cher ami—je n'ai pas pu dîner le soir et j'y ai pensé trois ou quatre jours de suite. Enfin! plus de bavardage, il faut prendre une résolution énergique. Je partirai par le train de neuf heures quinze.

—C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Jacques.

—Vous allez me rendre encore un service, mon ami... il s'agit d'aller prévenir Mme Goudermann délicatement.

—J'y vais tout de suite, si vous le désirez.

—C'est cela.

Resté seul, le banquier se mit à feuilleter l'indicateur des chemins de fer, sans hâte, méthodiquement. On était dans la semaine qui précède le jour de l'an, et Goudermann aperçut sur une petite table ronde à portée de sa main, une boîte de bonbons et un de ces revolvers d'imitation qui renferment des pastilles de chocolat, ainsi que divers autres jouets que le banquier destinait à son fils Emile, un gamin d'une dizaine d'années.

Il s'empara du revolver machinalement :

—Hé! murmura-t-il, même un revolver d'imitation, c'est toujours bizarre à voir... Comme c'est bête tout de même de se brûler la cervelle! quelle satisfaction peut-on trouver à cela?

Il plaça alors, en souriant, l'inoffensif canon de l'arme contre sa tempe et se regarda dans la glace.

—Oui, oui, continua-t-il en lui-même. C'est là qu'on le met. On réfléchit... il doit vous venir des idées étranges, des souvenirs... et puis on tire.

Léon Goudermann pressa la gachette. Une croquette de chocolat sortit de l'arme; le banquier l'avalait distraitement et déposa le revolver sur la cheminée en disant : "On ne donne plus que du chocolat, cette année."

La portière se souleva. Mme Goudermann tenant par la main le petit Emile, entra dans le cabinet de travail. Elle était un peu pâle et ses joues grasses et un peu tombantes s'agitaient dans un tremblement nerveux.

En apercevant son mari, elle tendit les bras en avant et s'écria :

—Mon pauvre ami!

Puis, devant le visage et l'air tranquille du banquier, elle se rassura vaguement et demanda :

—Est-ce que c'est grave, vraiment?

—Heu! dit Goudermann, nous n'en mourrons pas... Mais cela me force à disparaître pendant quelque temps au moins... Bref, pour tout vous apprendre d'un mot, je me vois dans la nécessité de sauter à la Bourse. Vous savez ce que veut dire cette expression vulgaire et d'ailleurs impropre.

—Vous pensez bien, mon ami, reprit Mme Goudermann, que je ne vous garde rancune de cet accident. Je vous sais trop prudent et trop homme d'affaires pour avoir compromis irrémédiablement notre fortune.

—N'ayez pas de crainte de ce côté-là, fit observer le banquier, tout est en ordre.

—Il n'en est pas moins très désagréable pour moi que vous sautiez à la Bourse en plein hiver, au moment des réceptions et des fêtes.

—On n'a pas le choix, fit Goudermann.

Le petit Emile Goudermann qui, pendant cette conversation, n'avait cessé de se rouler par terre, se leva tout à coup et se mit à battre des mains :

—Papa a sauté!... Papa a sauté!... cria-t-il.

—Veux-tu bien te taire! dit sa maman en lui tirant les oreilles. Tu sauteras toi aussi quand tu seras grand, si tu n'es pas sage.

—Je voudrais bien, dit le jeune Emile.

—Je vous en prie, chère amie... ne donnez pas des idées fausses à cet enfant, fit le banquier.

Et il ajouta :

—Résumons-nous. Voici mon plan. Je vais passer quelques semaines à Naples. Vous, vous resterez à Paris comme si rien n'était arrivé. Vous vous contenterez de diminuer un tantinet le train de maison. Vous renverrez un palefrenier et vous prierez le concierge de ne plus donner de soirées de tout l'hiver.

—Et pour les cadeaux à faire au jour de l'an?

—Aucun changement, ce serait de mauvais goût... comme à l'ordinaire. Maintenant, embrasse-moi...

Ayant déposé sur le front de sa femme une caresse attendrie, il s'adressa à Emile :

—Tiens, dit-il à son fils, voici vingt francs pour toi et sois bien sage en attendant mon retour. Travaille bien, surtout les langues vivantes, l'anglais, l'italien, l'allemand. On ne sait pas où on peut être obligé d'aller, dans la vie.

ALFRED CAPUS.

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> GODERRE